

A rendre

FONTANA François
39, rue de Candolle
1205 - GENÈVE
☎ 022 - 29 53 42

EVANGILE DE JEAN 18 & 19

« qui est Jésus Christ ? »

NOTES
POUR LES ETUDES BIBLIQUES

permettre à de jeunes chrétiens,
catholiques et protestants, de s'engager
dans une lecture rigoureuse et
communautaire de la Bible.

CAMP BIBLIQUE

à Vaumarcus (NE) - Suisse

du 23 au 29 juillet 1972

INTRODUCTION A L'EVANGILE DE JEAN

1 CONTENU ET PLAN

L'Évangile de Jean se rapproche des Évangiles synoptiques par l'alternance des récits et des discours et par l'enchaînement du ministère et de la passion de Jésus. Cette parenté, évidente dans le récit de la passion, trouve une confirmation dans les épisodes ou les sentences identiques que l'on peut lire chez Jean et dans les Synoptiques (purification du Temple, entrée à Jérusalem, onction de Béthanie, parole sur le don de sa vie, etc.).

Les différences sont grandes toutefois : à la différence des Synoptiques, l'itinéraire de Jésus ne se limite pas chez Jean au passage de la Galilée à la Judée; les récits de miracles sont plus sensationnels mais plus rares; les querelles avec les autorités juives portent sur la personne même de Jésus et non plus sur la loi ou le sabbat; le style des discours a changé lui aussi : aux paraboles et aux aphorismes du Jésus des Synoptiques succèdent d'amples discours religieux au caractère souvent allégorique.

Une dernière particularité nous permet de découvrir le plan de l'ouvrage : Jean est seul à transmettre un long discours d'adieu qu'il situe lors du dernier repas que Jésus mange avec les siens (Jn 13-17). Une cérémonie apparaît donc à la fin du chapitre 12. Dans les

chapitres antérieurs, Jean témoigne de la révélation que le Fils de Dieu a faite au monde. Les chapitres 13-17 précisent le contenu de cette révélation à l'intention des disciples. Les chapitres 18ss dépeignent la manifestation de la gloire du révélateur sur la croix. Une introduction, le prologue (Jn 1,1-18), ouvre l'ouvrage et une conclusion (Jn 21) le clôt.*

Il faut préciser que le récit de la passion ne commence pas au chapitre 18 seulement. Le début du chapitre 18 traite de l'arrestation : le complot des prêtres, la trahison de Judas, l'onction de Béthanie, etc., récits qui forment le début du cycle de la passion chez Marc (cf Mc 14,1-42), sont situés chez Jean aux chapitres 11 et 12.

2 LE MILIEU JOHANNIQUE

Dans quel milieu un évangile aussi différent des autres a-t-il pu voir le jour ?

L'influence juive est certaine. L'auteur est un habitué de l'Ancien Testament qu'il cite souvent et un connaisseur des coutumes de la Palestine. Il n'ignore pas les lieux dont il parle et les fêtes par lesquelles il rythme le ministère de Jésus. Cela ne l'empêche pas d'être d'une violence extrême à l'égard des pharisiens (cf. Jn 8) et d'interpréter christologiquement l'Ancien Testament.

La découverte des écrits de Qumrân a jeté un jour nouveau sur le problème qui nous préoccupe. Car nous re-

* Dans la Bible de Jérusalem, le P. D. Mollat retient un plan différent qui s'appuie sur les indications chronologiques (fêtes juives).

trouvons à Qumrân un dualisme proche de celui de Jean, dualisme strict mais non pas métaphysique (cf. les positions ténébres-lumière, mort-vie, mensonge-vérité, en bas-en haut). La division se situe au niveau anthropologique de la décision personnelle. Le créateur (cf. Jn 1,3) et le rédempteur ne s'opposent pas.

On a signalé d'autres thèmes communs aux écrits johanniques et esséniens : la notion de prédestination et celle de paraclète. Qumrân ne saurait être cependant l'unique *background* du quatrième évangile. Car la préoccupation christologique, centrale chez Jean, est absente des écrits de la secte essénienne.

On a cru pendant longtemps pouvoir localiser le milieu johannique dans le judaïsme hellénistique. Les exégètes ont fait d'intéressants rapprochements avec Philon d'Alexandrie, philosophe et théologien juif du I^{er} siècle de notre ère : même amour du symbolisme, même usage des images de l'eau, du berger, de la lumière, même intérêt pour le titre logos (Verbe, Parole). L'amour de Philon pour la loi vétértestamentaire et pour la culture philosophique interdit toutefois de rapprocher excessivement l'école johannique du judaïsme alexandrin. Philon ignore la perspective eschatologique et son messianisme diverge de celui de Jean.

Une certaine forme de la mystique grecque, celle qui apparaît par exemple dans l'hermétisme, aspire à une connaissance religieuse qui n'est pas sans rappeler la pensée johannique, La phrase suivante du Corpus Hermeticum (10,15) "le seul salut de l'homme, c'est la connaissance de Dieu" pourrait figurer dans le quatrième évangile. Sans parler d'influences, nous pouvons signaler une préoccupation spirituelle commune.

Sans entrer dans le détail de la question difficile de l'origine du gnosticisme, nous pouvons supposer qu'une

forme élémentaire de gnose, sans système mythique développé, avait déjà envahi le Proche Orient au temps de la composition de l'Évangile de Jean. Le style des discours johanniques ne s'explique pas sans influence gnostique ou prégnostique.

Il ne faut pas négliger finalement l'influence de l'Église chrétienne sur le dernier rédacteur de l'Évangile : des liens existent entre l'Évangile de Jean et la tradition synoptique. La structure même du quatrième évangile ressemble à celle des Évangiles synoptiques et de la prédication chrétienne primitive (cf. le schéma traditionnel : Jean Baptiste, ministre de Jésus en Galilée, passion et résurrection, contenu dans Ac 10, 37ss). Jean, de plus, connaît les thèmes pauliniens de la liberté et de la justification.

A la suite de ce tour d'horizon, nous pouvons dire que l'Évangile de Jean a subi des influences variées et que son auteur a courageusement tenté de se faire comprendre en recourant au vocabulaire disparate des divers mouvements religieux contemporains. Le résultat n'est cependant pas une œuvre syncrétiste, car l'originalité chrétienne (révélation de Dieu par son Fils qui libère et sauve les hommes par sa parole, son action et sa mort) est parfaitement respectée.

Seule une grande cité, aux courants religieux multiples a pu donner naissance à une œuvre pareille : Antioche, Alexandrie et Ephèse sont trois candidates aux chances à peu près égales.

3 LA COMPOSITION DU QUATRIÈME ÉVANGILE

L'ouvrage paraît achevé à la fin du chapitre 20. Les versets 30-31 de ce chapitre ont l'allure d'une conclu-

sion. Le chapitre 21 ressemble d'autant plus à une adjonction qu'au verset 24 il identifie l'auteur de l'écrit au disciple bien-aimé en parlant de lui à la troisième personne.

Certains indices (passage brusque d'un épisode à l'autre, cf. Jn 9 et 10; apparente inversion de chapitres, cf. Jn 5 et 6) montrent que le chap. 21 n'est pas un cas isolé et que l'ouvrage n'a pas été rédigé d'une traite. Il est plutôt une composition progressive et collective qu'a suscitée une personnalité spirituelle de premier plan.

On peut imaginer que divers morceaux littéraires se sont rapprochés au cours de cette élaboration progressive : un ensemble de récits de signes ou de miracles, un recueil de discours et un récit de la passion.

Les auteurs de l'ouvrage ont eu l'intention de composer un évangile susceptible d'éveiller la foi du lecteur (cf. Jn 20, 30-31). Cette foi doit provenir de la connaissance de Jésus le révélateur, venu à la fin des temps pour glorifier Dieu par sa vie et par sa mort. Ce Christ, dont la majesté et la gloire ne se sont jamais autant manifestées que lors de l'élévation de la croix, est le réalisateur des espérances d'Israël et des aspirations des nations.

4 L'AUTEUR

L'anonymat du quatrième Évangile n'est pas absolue. Selon certains indices, l'ouvrage prétend provenir du témoignage du disciple bien-aimé dont la figure mystérieuse est la discrète signature. Cf. 19, 35. Le dernier chapitre, qui appartient à la couche la plus récente du texte, identifie même ce disciple à Jean fils de Zébédée:

"C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites. Et nous savons (nous = l'Eglise johannique) que son témoignage est vrai." (Jn 21,24). Ce même chapitre nous apprend que l'apôtre Pierre est mort martyr et que Jean est décédé à un âge avancé sans avoir à subir de violence. Sous sa forme actuelle, le quatrième Evangile prétend donc avoir le disciple bien aimé pour père.

La tradition ecclésiastique confirme cette thèse. Elle nous apprend que Jean, à un âge avancé, a publié son évangile dans la ville d'Ephèse : "Jean, le disciple du Seigneur, celui qui reposa sur sa poitrine, a lui aussi publié l'Evangile pendant son séjour à Ephèse" écrit Irénée de Lyon à la fin du IIème siècle (Adv. haer. III 1,1). L'avis d'Irénée est partagé par la plupart des Pères de l'Eglise ancienne.

L'analyse critique du quatrième Evangile, telle qu'elle se pratique dès le XIXème siècle, empêche de reprendre telles quelles les données de la tradition. Tel qu'il se présente à nous, le quatrième Evangile ne peut être l'oeuvre d'un témoin oculaire. Une étude des traditions que cet écrit contient montre en effet que les parties les plus anciennes, les récits, sont plus récentes que les traditions contenues dans les Evangiles synoptiques. Le miraculeux et le légendaire y sont plus développés que dans les Synoptiques, ce qui signale une date récente. A cela s'ajoute le fait que certaines sentences, plus récentes encore (cf. Jn 20,29), critiquent une conception de la foi qui s'appuyait exclusivement sur de tels miracles. La rédaction finale prend donc ses distances face à des traditions relativement jeunes. Le quatrième Evangile ne peut donc être un écrit de la première génération et il ne saurait être l'oeuvre d'un seul homme.

Pour faire droit aux résultats des recherches récentes

et au poids non négligeable de la tradition, il faut retenir la solution suivante : l'Evangile de Jean n'a pas tort de se placer sous le patronage d'un témoin oculaire, le disciple bien aimé, Jean fils de Zébédée (l'Eglise ancienne a bien compris cela). Mais Jean, loin d'être le rédacteur de l'Evangile, l'a plutôt suscité. Il a été le père spirituel d'une école ou d'une Eglise johannique. L'Evangile de Jean est le produit de cette école ou de cette église, qui, à un moment donné, a mis par écrit des traditions orales, peut-être menacées par des éléments suspects et hérétiques.

Le développement dont nous parlons a été rapide, car l'Evangile de Jean est achevé à la fin du Ier siècle. Un papyrus du début du IIème siècle, en effet, le Papyrus Egerton de Manchester, découvert en Egypte, contient quelques versets du chapitre 18.

5 QUELQUES THEMES

On retrouve dans l'Evangile de Jean et particulièrement dans le récit de la Passion quelques thèmes constants qui donnent à l'ouvrage une unité saisissante.

Le plus important peut être décrit à l'aide des termes de paradoxe, de parabole ou de symbole. Qu'est-ce à dire sinon que derrière des discours ou des récits accessibles au bon sens et à la raison se cache et se révèle une vérité de foi profonde et difficile. Ainsi dans le récit de la Passion l'échec de Jésus n'est-il qu'apparent : car dans l'humiliation de la croix se révèle la grandeur et l'élévation du Fils et du Roi. L'histoire, provoquée par la volonté des hommes, coïncide paradoxalement avec la réalisation du dessein de Dieu.

La concentration christologique est un autre thème majeur. On entend par là l'intention constante de l'auteur de ramener toujours à nouveau notre attention sur la personne et l'oeuvre de Jésus-Christ, dont les actes sont inséparables des paroles. Signes et discours du Fils nous conduisent à son "heure", celle de la croix qui est tout à la fois élévation et glorification, mort pour les hommes et passage vers le Père, Vendredi-Saint, Pâques et Pentecôte.

Enfin le thème de l'histoire doit être signalé. A l'encontre des gnostiques, qui seront pourtant les premiers interprètes du quatrième Evangile au IIème siècle, Jean ne néglige pas l'insertion historique de Jésus. Le Verbe a été fait chair, c'est-à-dire que la révélation de la gloire de Dieu ne s'est pas faite dans les esprits de disciples initiés, mais dans l'histoire d'un Juif du Ier siècle. Même s'il se permet des libertés qui nous surprennent avec les données de ce que nous appelons aujourd'hui l'histoire, Jean a tenu à insérer la révélation de Dieu dans l'histoire. C'est là le paradoxe de sa théologie : une théologie de la révélation de Dieu dans l'historicité de l'homme.



PREMIERE ETUDE: JEAN 18, 1-11

Jésus : un prisonnier ?

INTRODUCTION

Par ce récit débute l'histoire de la Passion, dans l'Evangile de Jean. Une rupture se manifeste par rapport à l'activité précédente de Jésus avec ses disciples : le ton change (le discours des chapitres 13 à 17 débouche dans l'action), le lieu change (on passe de la ville de Jérusalem au jardin de Gethsémani).

Il nous faut être attentif tout d'abord aux personnes présentes ici :

- le groupe des disciples (pratiquement inactif, si ce n'est une tentative de résistance de Simon-Pierre, v.10)
- la police juive du Temple, et
- la cohorte romaine (ces deux groupes sont conduits par Judas au Mont des Oliviers).

Et puis Jésus, étonnamment actif, personnage central du récit; c'est lui qui prend la parole et intervient souverainement. Il paraît terriblement seul face à la troupe venue pour l'arrêter : mais c'est lui qui domine toute l'action, allant jusqu'à congédier ses disciples pour qu'ils ne soient pas inquiétés avec lui (v. 4-9).

On s'étonne un peu, à vrai dire, lorsqu'on pense à cette situation : Jésus est un homme traqué par la police, sans espoir d'en réchapper, et qui n'ignore

rien du sort qu'on lui réserve. Or il apparaît ici comme un homme qui agit avec autorité, provoquant et précipitant sa fin. Qu'est-il donc au juste, et qu'est-ce que l'évangéliste Jean a voulu affirmer à son sujet ?

PLAN

- v. 1-2 Jésus et ses disciples se rendent au mont des Oliviers
- v. 3 Judas s'approche avec la troupe
- v. 4-9 Jésus se révèle à la troupe et donne ses ordres
- v.10-11 Simon-Pierre tente une résistance violente

EXPLICATION

v. 1-2 : Jésus et ses disciples se rendent au mont des Oliviers

Ayant ainsi parlé : cette formule de liaison atteste que l'action qui débute maintenant n'est autre que la conséquence et l'illustration de ce qui vient d'être dit (voir cette même formule en 7,9; 9,6; 11,28.43; 13,21 etc). Jésus a en effet pris son dernier repas et passé la soirée avec ses disciples, dans une maison (13,1ss); il leur a lavé les pieds, témoignage du service et du don total. Puis un long discours est intervenu, le "discours d'adieu", dernier entretien entre Jésus et ses disciples. Consacré à la relation entre le Christ glorifié et les croyants, cet entretien s'achève par la célèbre "prière sacerdotale" (chapitre 17).

Jésus s'en alla : il quitte donc la maison et la ville de Jérusalem, en franchissant un vallon au fond duquel coule le torrent du Cédron (ce nom signifie tor-

rent noir ou torrent trouble). Ce vallon sépare la colline sur laquelle est édifié le Temple de Jérusalem du mont des Oliviers.

Il y avait là un jardin : Matthieu (26,36) et Marc (14,32) nous apprennent que ce jardin, situé au pied du mont des Oliviers et entouré d'un muret, avait pour nom Gethsémani. Pourquoi Jésus se rend-il là avec ses disciples ? Ils devaient s'y reposer la nuit, à l'écart des foules de pèlerins qui envahissaient la ville à l'occasion de la fête de la Pâque. Luc le précise d'ailleurs : "Pendant le jour, il était dans le Temple à enseigner; mais il s'en allait passer la nuit sur le mont dit des Oliviers" (21,37).

Judas, le traître, connaissait bien l'endroit : ...bien sûr, car ce n'était pas la première fois que Jésus et ses amis s'y rendaient pour la nuit! C'est pourquois Judas y vient tout droit, certain de l'y trouver; ce jardin, à l'écart, permettra d'ailleurs une arrestation discrète, loin des foules dont on accusait Jésus d'être le meneur inquiétant. Cette mention est importante : elle signifie que Jésus, malgré (et même à cause de !) l'imminence du danger, ne modifie en rien ses habitudes. Jésus n'est pas la victime d'une malheureuse imprudence, mais un homme parfaitement résolu à ce qui va se passer.

Le traître : c'est celui qui livre, qui "vend" Jésus. Jésus est là, Judas connaît l'endroit : le cadre est mis en place, et le drame peut se dérouler.

v. 3 : Judas s'approche avec la troupe

Judas, donc : c'est lui qui permet l'arrestation de Jésus, car il en est l'instigateur; c'est pourquoil il marche en premier, guidant la nombreuse troupe venue pour procéder à l'arrestation. La traduction de la version synodale "ayant donc pris la cohorte..." est toutefois trompeuse : ce n'est pas Judas qui a levé des troupes pour arrêter Jésus !

Le groupe conduit par Judas est formé de la cohorte et des gardes détachés par les grands prêtres et les Pharisiens. Ces gardes constituent la police du Temple, assurant l'ordre et la discipline à l'intérieur de l'enceinte (la chose était particulièrement nécessaire lors de l'affluence des pèlerins accourus pour la fête de la Pâque). Les grands prêtres et les pharisiens sont, pour l'évangéliste Jean, les autorités officielles du peuple juif.

La cohorte est la troupe romaine, en garnison à la forteresse Antonia, qui veille à l'ordre politique sous la responsabilité de Pilate. Dirigée par un tribun (voir v.12), la cohorte compte 600 hommes; mais le même terme peut aussi désigner une section plus petite de 200 hommes, ce qui doit être le cas ici. Les lanternes, torches et armes sont l'équipement de combat nocturne de l'armée romaine.

Pourquoi les Romains interviennent-ils dans cette arrestation, alors qu'aussi bien Marc que Matthieu et Luc ne parlent que de la police juive du Temple ? Il y a à cela deux explications possibles, qui sont probablement justes l'une et l'autre :

a) mis au courant de l'affaire par les grands prêtres, et inquiets dès qu'une possibilité de soulèvement populaire surgissait à l'horizon, les Romains ont volontiers prêté aux Juifs le concours de leurs soldats; ainsi l'arrestation se déroulerait sans rencontrer de résistance.

b) l'évangéliste Jean veut nous faire comprendre que tous les protagonistes du drame de la Passion sont présents dès le début : Jésus entouré de ses disciples (inactifs!) est confronté non seulement aux Juifs, mais aussi aux Romains; c'est le fils de Dieu qui affronte la puissance juive et la puissance romaine, c'est-à-dire toute la puissance de ce monde (14,31) ligée pour sa disparition. Jean met en effet un soin particulier à nous décrire l'arrivée de cette troupe et son équi-

pelement : il y a un impressionnant déploiement de force (une démonstration de puissance !) pour arrêter Jésus.

Une alliance politique entre Juifs et Romains n'est donc pas exclue (cette alliance sera de courte durée: elle cessera dès le matin, quand les Juifs seront confrontés à Pilate !). Mais c'est sur ce second point que Jean veut insister : personne n'est étranger au drame qui va se dérouler. La volonté de faire disparaître un homme aussi gênant que le Christ va jusqu'à susciter l'alliance de deux puissances aussi étrangères que les Juifs et les Romains.

V. 4-9 : Jésus se révèle à la troupe et donne ses ordres

Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver : Cette mention est fréquente chez Jean (13,3; 14,31; 19,28). Elle ne signifie pas que Jésus lit l'avenir comme dans une boule de cristal, ni qu'il s'avance tel un martyr vers une fin inévitable. Jésus sait quel est le plan de Dieu pour le salut des hommes; il sait aussi ce que coûte l'obéissance à ce plan, et l'hostilité que cette obéissance déclenche autour d'elle. Il a lu dans le cœur de Judas la volonté de le trahir (13,21-30). Mais ce "savoir" est en même temps une action : Jésus non seulement ne s'échappe pas (v.2), mais il va au-devant des événements. A tout instant, il ne tiendrait qu'à lui que les événements prennent un tour différent (voir 18,36).

"Qui cherchez-vous ?" : on a peine à le croire ! Le futur prisonnier va lui-même au-devant de la troupe armée, et demande à ces hommes ce qu'ils cherchent. Il y a dans cette situation une ironie qui est voulue: l'évangéliste veut nous faire comprendre définitivement que Jésus précède les événements, les domine et les provoque. L'identité de l'homme recherché est alors donnée : "Jésus le Nazaréen". Les soldats ne

l'ont donc pas reconnu dans cet homme qui s'est avancé.

"C'est moi" : voilà l'expression centrale du récit, qui revient trois fois dans ces quelques versets (v.5, 6 et 8). Il est très important de la comprendre en profondeur, car elle est lourde de sens.

- elle signifie tout d'abord "c'est bien moi, Jésus le Nazaréen"

- mais elle nous renvoie aussi à toute une série d'expressions par lesquelles Jésus affirme ce qu'il est :

"C'est moi le pain de vie" (6,35)

"C'est moi la lumière du monde" (8,12)

"C'est moi la porte des brebis" (10,7)

"C'est moi le bon berger" (10,11)

"C'est moi le vrai cep" (15,1)

- plus profondément encore, on retrouve trois fois chez Jean cette expression "c'est moi" (8,24.28; 13,19). Dans ces trois cas, "c'est moi" signifie : je suis la révélation de Dieu, l'intervention divine dans le monde, C'est exactement dans les mêmes termes que Dieu avait répondu à Moïse qui lui demandait quel est son nom (voir Exode 3,14).

Beaucoup plus qu'une simple réponse à la question des soldats, "c'est moi" signifie que Jésus affirme être le porteur de la révélation dernière, et qu'il agit dans la toute-puissance que lui accorde le Père. Voilà qui permet de comprendre la réaction des soldats.

Ils reculèrent et tombèrent à terre : d'effroi, les soldats tombent aux pieds de leur futur prisonnier ! Cet effroi est la réaction naturelle de l'homme mis en présence de la toute-puissance de Dieu : il ne peut que se mettre à terre devant l'autorité et la sainteté de Dieu. On retrouve fréquemment cette attitude dans l'Ancien Testament ("J'entendis le son de ses paroles, et au son de ses paroles je m'évanouis, et tombai le visage prosterné à terre", Daniel 10,9; voir

Apoc. 1,17).

Jean note bien, et cette précision n'est pas là par hasard, que "Judas, qui le livrait, se tenait là avec eux"; le traître n'est pas le dernier à être jeté à terre devant la manifestation de l'autorité divine de Jésus.

C'est ici le moment décisif de la scène de l'arrestation, qui révèle la véritable signification des événements qui vont suivre : Jésus est le fils de Dieu, devant lequel les puissances hostiles perdent toute assurance. Mais tout à l'heure, les rôles vont se renverser : les soldats seront debout, et Jésus ligoté. Pour bien le souligner, Jean répète le dialogue : "Qui cherchez-vous ? - Jésus le Nazaréen".

Laissez ceux-là partir : ceux-là, ce sont les disciples qui sont enfin concernés. Il s'agit bien de relever, car notre étonnement continue, que Jésus ne demande pas ou ne supplie pas de laisser les disciples à l'écart de ce qui se passe; il donne un ordre, à l'impératif ("laissez!"). Dans quel but ? Le v.9 en fournit l'explication : Jésus veille à ce que ceux que lui a confiés le Père ne soient pas "perdus", c'est-à-dire entraînés avec lui dans l'emprisonnement et la mort; afin que la communauté des disciples vive après sa mort, il ne faut pas qu'elle soit inquiétée par la troupe. Jean donne ainsi à comprendre que l'absence des disciples dans le procès de Jésus n'a pas seulement été souhaitée, mais voulue par le Christ; elle s'inscrit en effet dans l'accomplissement du dessein de Dieu envers l'Eglise.

La parole qu'il avait dite : il s'agit d'une parole prononcée par Jésus en 6,39 et 17,12.

v. 10-11 : Simon-Pierre tente une résistance violente
Alors Simon-Pierre, qui portait un glaive : il était

parfaitement normal à cette époque de porter sur soi un glaive, petite arme défensive pour se préserver des mauvais coups. Pierre esquisse donc un geste pour défendre Jésus. Mais après la scène qui vient de se dérouler, on sait que cette résistance n'est pas conforme à la volonté du Christ; il apparaît bien dans le caractère de Pierre, ce geste spontané, un peu ridicule dans son inefficacité (face à plus de 200 hommes!). Mais l'essentiel n'est pas là : Jésus se livre lui-même aux soldats, voilà ce que veut dire Jean; en tentant de résister, Pierre montre qu'il n'a pas compris cette volonté du Christ. Notons en passant que Jean est le seul des évangélistes à donner l'identité du disciple qui a frappé (Pierre) et du serviteur blessé (Malchus).

"La coupe que m'a donnée le Père, ne la boirai-je pas?" Jésus répète sa ferme décision d'accomplir la volonté du Père; il s'agit donc moins d'un reproche à Pierre que d'une affirmation de son obéissance inconditionnelle au dessein de Dieu.

Cette mention de la coupe nous rappelle précisément l'épisode de la prière de Jésus à Gethsémani et du sommeil des disciples (Marc 14,32-42 et parallèles) : Jean ne rapporte pas ici cet épisode. La raison de cette absence nous apparaît maintenant avec évidence : Jean ne voulait pas rapporter un événement dans lequel Jésus peut paraître désemparé, angoissé et triste; tout le récit de Jean nous dépeint au contraire un Jésus souverain, libre, allant au devant des événements. Pour la même raison, l'épisode du baiser de Judas ne pouvait être conservé : Jésus se livre et se désigne lui-même; il n'a pas besoin qu'un autre le fasse à sa place !

Jésus, les Juifs, les soldats romains : les protagonistes sont présents, qui occuperont la scène de la Passion. Les disciples ont disparu, sur l'ordre du maître (chez Matthieu et Marc, ils ont fui...). Pierre

ne réapparaîtra que pour renier Jésus, dans une phrase ("je ne suis pas", 18,17) qui fait écho au "c'est moi" du Christ devant les soldats. Pierre avait affirmé qu'il voulait donner sa vie pour son maître (13,37); mais ce n'est pas en le défendant lors de son arrestation qu'il la donnera : voilà ce que Jésus lui signifie. Il faut que Jésus soit seul à affronter les puissances de ce monde, afin qu'aucun ne soit perdu.

L'arrestation de Jésus n'est rapportée qu'au passage suivant (v.12).



DEUXIEME ETUDE: JEAN 18,12 27

Jésus: un homme retors ?

INTRODUCTION

On peut admettre que Jean divise le récit de la Passion en trois parties :

- la nuit de la Passion (Jn 18,1-27)
- la comparution devant Pilate (Jn 18,28-19,16)
- et la crucifixion (Jn 19,17-42)

La première partie se subdivise elle-même en deux sections :

- la scène du jardin (l'arrestation, Jn 18,1-11)
- et la scène de la cour (Jésus devant Anne, Jn 18,12-27).

Les deux scènes se ressemblent et s'opposent tout à la fois : dans les deux cas, le centre de la scène est constitué par un dialogue où la parole de Jésus est déterminante; dans les deux cas, ce dialogue est encadré par des éléments narratifs. Au nombre des contrastes, on peut compter les attitudes contraires de Jésus et de Pierre : dans la première scène Jésus confesse trois fois son identité; dans la seconde, Pierre renie trois fois son maître. Les espaces, par ailleurs, ne sont pas sans importance : dans le premier tableau, les adversaires viennent à Jésus, vers le jardin; dans le second, Jésus pénètre dans leur repère, dans la cour du palais.

Comme les Evangiles synoptiques, Jean rapproche le reniement de Pierre de la comparution devant le Grand Prêtre. La façon dont il opère ce rapprochement est significative : il insère le dialogue avec le Grand Pré-

tre (v.19-24) à l'intérieur du reniement (v.17-18 et v.25-27). Il révèle ainsi deux attitudes contraires, celle de Pierre qui renie et celle de Jésus qui confesse.

Il faut signaler une difficulté qui a frappé depuis longtemps les lecteurs de ce chapitre : le v.24 (Jésus est transféré d'Anne à Caïphe) surprend à plus d'un titre. Il a d'abord l'air mal placé, puisque les deuxième et troisième reniements de Pierre qui suivent (v.25-27) doivent encore être localisés dans lacour d'Anne que le v.24 nous a pourtant fait quitter. On s'étonne ensuite que l'Evangéliste que la personne de Caïphe intéresse (cf. v.13b-14), ne nous dise rien du contenu de la comparution de Jésus devant Caïphe. Enfin, tandis qu'il qualifie régulièrement Caïphe de Grand Prêtre (cf. v.13 et 24), Jean n'accorde jamais ce titre à Anne, si bien que le lecteur inattentif imagine que le grand prêtre qui interroge Jésus (cf. v.19) n'est autre que Caïphe. Diverses solutions ont été imaginées pour résoudre cette difficulté (en particulier, déplacement du v.24 au v.13), mais aucune n'est satisfaisante. Nous gardons donc le texte habituel.

Le récit johannique paraît très différent de celui des Synoptiques Il n'aborde explicitement ni la menace qui pèse sur le Temple, ni la question de la messianité. Jean n'ignore pas ces griefs, mais il les signale ailleurs dans son Evangile (cf. Jn 2,19-22 et 10,22ss). Nous verrons en outre que de façon implicite le dialogue entre Jésus et le grand prêtre (Jn 18,19-20) tourne malgré tout autour de la prétention de Jésus à être le révélateur de Dieu et le Messie.

A la différence de Marc et de Matthieu, mais à l'instar de Luc, Jean présente la comparution de Jésus non comme un procès, mais comme l'instruction d'une affaire qui sera jugée par le gouverneur romain. Aucune sentence n'est prononcée à la fin de l'audience.

PLAN

v.12-14	: suture	v.12	on amène Jésus à Anne
v.15-18	: premier reniement	v.13-14	notice sur Caïphe
		v.15-16	Pierre pénètre dans la cour
		v.17-18	Pierre renie une première fois
v.19-21	: interrogatoire	v.19	question du grand prêtre
		v.20-21	réponse de Jésus
v.22-23	: soufflet	v.22	le coup
		v.23	la riposte de Jésus
v.24	: transfert à Pilate		
v.25-27	: deuxième et troisième reniement	v.25	deuxième reniement
		v.26-27	troisième reniement

EXPLICATION

v. 12-14 : suture

Le v.12, qui décrit l'arrestation de Jésus, achève le récit de l'arrestation et ouvre celui de la comparution. Jésus, selon les v.12 et 24, a été lié. Le texte ne nous dit pas que ces liens aient été enlevés durant l'audience, ce qui aurait été conforme à l'usage en cas de procès. Mais il s'agit d'une enquête.

Ils le conduisirent d'abord chez Anne. Le grand prêtre Anne avait été déposé en l'an 15 de notre ère. Il ne perdit cependant pas tout crédit auprès des Romains, puisqu'il parvint à faire accéder à la fonction sacerdotale suprême ses cinq fils et son gendre Caïphe. Membre influent de l'aristocratie de Jérusalem, Anne, dont

le nom signifie en hébreu le miséricordieux (!), se fit détester par le peuple à cause de sa rapacité qui se traduisait par l'exploitation des monopoles établis pour tout ce qui regardait les sacrifices du Temple. On ignore l'emplacement de la maison d'Anne.

D'abord : au d'abord chez Anne correspondra un en-suite chez Caïphe (v.24). Sous forme de parenthèse, les v.13b-14 nous présentent Anne. En fait ils évoquent surtout Caïphe dont l'évangéliste a déjà parlé (cf. Jn 11,49-51). Le car du v.13 est hardi, car la qualité de beau-père ne justifie pas précisément la participation d'Anne aux affaires du pontificat.

Caïphe était grand prêtre de cette année-là : la fonction de grand prêtre était confiée en principe à vie. En fait, les Romains pratiquaient de fréquents changements de grand prêtre pour limiter le pouvoir du sacerdoce. Il faut peut-être comprendre de ce temps-là.

Caïphe avait conseillé aux Juifs : ce verbe était utilisé pour les conseils que donnaient les orateurs à l'assemblée du peuple.

Il est utile : idée d'intérêt plutôt que de convenance. La formule, qui se réfère à Jn 11,50, est volontairement ambiguë. Caïphe pense : il vaut mieux que Jésus meure plutôt que le peuple. Jean interprète : le dessein de Dieu, qui est dans l'intérêt véritable des hommes, prévoit l'utilité de la mort de Jésus pour le peuple.

v. 15-18 : premier reniement

Les v.15-16 décrivent un incident dont on a de la peine à comprendre l'importance. Pierre, pourtant mis en garde par Jésus (cf. Jn 13,36-38), suit son maître. Il est accompagné par un autre disciple de Jésus. On ignore si ce disciple anonyme est le disciple bien-aimé (cf. Jn 13,23; 19,26; 20,2; 21,7,20). Si l'absence

d'article défini (un disciple) et de proposition relative (que Jésus aimait) ne favorisent pas cette identification, le compagnonnage de Pierre et la parenté de notre passage avec l'incident du chapitre 20 (cf. Jn 20,3-9) invitent au contraire à l'opérer.

Grâce à ce disciple, Pierre parvient à l'intérieur de la cour ou du palais (le mot grec a les deux sens). Jean paraît s'intéresser à cet accès comme il soulignera au ch.20 l'entrée des deux hommes dans le tombeau vide. Ici, Pierre renie; là, le disciple voit et croit.

Grâce à la connivence du disciple (connaissance, plutôt qu'ami du grand prêtre) et de la portière, Pierre parvient dans la cour. Chemin faisant, entre la porte et le coin du feu (dans les Synoptiques : au coin du feu), la jeune servante interroge Pierre. La question est empreinte de curiosité et de malveillance, semble-t-il. Toi aussi : comme le disciple anonyme ou comme la troupe des disciples dont on parle en ville. De cet homme : le mépris perce dans cette expression.

Alors que Jésus avait dit sans hésitation : c'est moi (v.5), Pierre répond à la servante : pas moi (v.17).

Les serviteurs sont sans doute les esclaves privés du grand prêtre; les huissiers, les agents de la police du Temple.

Le disciple anonyme disparaît (Jean néglige souvent de nous dire ce que deviennent certains personnages; ainsi Nicodème au ch.3).

Par l'insistance mise sur le fait que Pierre se chauffe (v.18 et 25), l'auteur veut-il suggérer que l'apôtre préfère la sécurité à la vérité parfois inconfortable ?

v. 19-21 : interrogatoire

Nous parvenons au centre de la péricope, au face à face

entre le grand prêtre de l'Ancienne Alliance et le sacrificeur de la Nouvelle.

La question du grand prêtre n'est ni générale ni marginale. Elle n'est double, par ailleurs, qu'en apparence. Le ch. 9 établissait déjà un lien entre la prédication de Jésus et la constitution d'un groupe de disciples (Jn 9,28-27). Pour les adversaires de Jésus, seules comptent la parole de Dieu adressée à Moïse et l'appartenance au peuple juif, compris comme le groupe des disciples de Moïse. Tel est l'apport du ch. 9 à l'intelligence de nos versets.

L'usage du verbe enseigner et du mot enseignement dans l'Evangile de Jean, en particulier au ch. 7 (cf. Jn 7, 16b-17), montre qu'il s'agit toujours de l'ensemble de la prédication de Jésus comprise comme la seule révélation de Dieu. Le grand prêtre pose donc la question décisive, celle qui, sous le couvert des disciples et de l'enseignement, vise la personne, le ministère et la prétention messianique de Jésus.

Jésus refuse de répondre. Ou plutôt : il refuse de répondre une nouvelle fois. En fait, il connaît cette question. C'est celle que les représentants du judaïsme ne cessent de lui poser. Or, ces hommes n'acceptent pas de se laisser convaincre. Ils ont pris position au ch.10 : pour eux, Jésus a blasphémé. Il doit mourir car il s'est pris pour le Fils de Dieu. Jésus refuse donc de répondre à des hommes qui ne veulent entendre. Son ministère est clos : il a parlé. Si le grand prêtre interroge, c'est qu'il n'a pas voulu entendre. Il s'est rangé du côté des adversaires, du côté du monde auquel Jésus a tenté de s'adresser.

Cette interprétation de la question du grand prêtre est confirmée par la réponse de Jésus. Rédigé en style rythmé, caractéristique de Jean, cette réponse se divise en deux. Dans le v.20 tout d'abord, Jésus affirme que son message a été largement diffusé. Noter le à tous,

partout, et en public. Il signale aussi bien l'inser-tion historique de sa manifestation (synagogue et Temple comme point de diffusion) que la répercussion universelle et permanente de son message (sensible au changement de temps des verbes et à la mention du monde).

Les mots opposés en public et en secret ont d'abord le sens habituel d'accessible et de caché. Mais une enquête sur l'emploi de ces mots chez Jean montre que leur sens est ambigu. Au sens littéral, il faut ajouter un sens théologique : en public ne signifie pas seulement accessible aux oreilles, mais aussi accessible à la foi; en secret définit aussi bien ce qui est caché que ce qui relève de l'endurcissement du cœur incrédule. Par l'usage du couple en public - en secret, Jean souligne encore mieux l'endurcissement du grand prêtre qui, malgré la clarté du message du Révélateur, a voulu s'y fermer.

Selon les ch. 7 (Jn 7,26) et 10 (Jn 10,22ss) que nous avons utilisés pour comprendre le ch.18, le centre de l'enseignement de Jésus consistait dans l'affirmation de sa messianité. C'est cette question qui est, ici aussi, présente dans tous les esprits. Les v.19-20 de Jn reprennent donc de façon johannique la question du grand prêtre et la réponse de Jésus que les Synoptiques situent à cet endroit. Les liens entre cette scène et le reniement de Pierre confirment cette interprétation. Jésus n'a plus rien à dire. Les hommes doivent se tourner dès lors vers les témoins du révélateur. On passe du temps de Jésus à celui de l'Eglise. Ceux qui ont entendu ce que le leur ai dit (les verbes ont leur sens johannique fort) ce sont les disciples. Eux savent (dans et par la foi) ce que je leur ai dit. Ou plutôt ils le sauront vraiment quand le Fils sera élevé et que le Paraclet sera venu les conduire dans toute la vérité. Le cas de Pierre est là pour montrer avec une ironie tragique que les témoins ne sont pas encore prêts à rendre leur témoignage.

V. 22-23 : soufflet

Le geste du serviteur n'est pas un mouvement de mauvaise humeur. Il est le signe de la réaction violente qui est la seule réponse qui reste à la disposition des adversaires de la vérité. De façon vivante, Jean indique que le ministère de Jésus suscite le refus violent de ceux qui ne veulent pas l'admettre.

Dans sa réplique, Jésus accepte que justice soit faite. Mais il exige que l'on trouve le vrai coupable. Jean ne cesse de nous répéter que Jésus est innocent. Les Juifs ne trouvent aucun grief à lui faire. Ainsi à condamner sans témoignage, ils portent témoignage contre eux-mêmes.

V. 25-27 : deuxième et troisième reniement

A ce moment, aucun disciple n'est à même de prendre la relève que Jésus espère (v.21). Pierre, que nous imaginions encore dans la cour du palais d'Anne, renie pour la deuxième et la troisième fois.

Ceux qui posent la seconde question à Pierre doivent être les serviteurs et les huissiers signalés au v.18. Dans la troisième question, l'attaque se fait plus précise : en prétendant reconnaître Pierre, le parent de Malchus mine la position du disciple.

A propos des deux dernières réponses de Pierre, l'auteur utilise le verbe renier qui s'oppose, dans le vocabulaire chrétien des premiers siècles, au verbe confesser. Ce verbe s'applique aux apostats.

Dans le quatrième Evangile, le récit du reniement de Pierre s'achève de façon brusque. Il n'en est que plus dramatique. A la différence des Synoptiques, Jean ne mentionne ni les pleurs de Pierre, ni le regard de Jésus (Lc), ni le souvenir de la prophétie de Jésus (Jn 13,38).

TROISIEME ETUDE: JEAN 18, 28 - 19,3

Jésus : un imposteur ?

INTRODUCTION

Les textes de la troisième et de la quatrième étude forment un tout. Ils nous présentent la rencontre et l'affrontement décisif entre Jésus et son peuple, entre Jésus-Roi et les hommes. Le choix qui en résulte est capital car la révélation de Jésus atteint sa plénitude de clarté.

Notre lecture doit être attentive aux points suivants:

- nous assistons au dernier acte d'une "épiphanie". L'Homme-Jésus se manifeste comme Roi aussi bien par ses paroles que par ses gestes. C'est pourquoi les questions posées ont une telle importance : en définitive, cet homme est-il un imposteur ou est-il réellement le "Roi des Juifs" ? Et, s'il est "roi", quelle signification précise faut-il accorder à ce terme ? Enfin, une fois reconnu comme roi, quel comportement en découle pour ses "sujets" ?
- les vrais protagonistes de la scène sont Jésus et les Juifs. Entre eux la personne de Pilate est pleine d'ambiguïtés. Il se présente à la fois comme un magistrat qui instruit régulièrement son enquête et dont l'autorité n'est pas contestée par Jésus, comme le "roi" de la terre qui, par contraste, va favoriser la manifestation de Jésus-Roi, comme le représentant de tous les païens qui s'interrogent et s'interrogeront en présence de Jésus. C'est pour-

quoi, on le sent écartelé. Son va-et-vient entre Jésus et les Juifs revêt une signification profonde et définit le personnage.

- il importe d'être attentifs aux indications de lieu. Parfois ces indications revêtent une signification géographique : les Juifs se tiennent hors du prétoire (ce qui est plausible); Jésus est conduit à l'intérieur. Mais on a l'impression que le rédacteur a lu, derrière ces renseignements tout simples, une signification bien plus profonde. Le "dehors" caractérise une attitude spirituelle de refus, de manque de foi et, progressivement, de haine. Par contre le "dedans", lié à Jésus, est le lieu de la présence. On y accède par la foi et l'accueil du témoignage rendu à la vérité. Ce sont ces indications de lieu qui permettent de diviser nos deux études en sept séquences.

- la grande unité qui va de 18,28 à 19,16 et dont la structure est si ferme obéit à un dynamisme bien johannique. Elle comporte deux sommets : le premier, particulièrement mis en lumière par la structure littéraire, marque la plénitude de la révélation de Jésus (19,1-3, vision de Jésus couronné). Le second sommet (19,13-15) apporte la réponse de l'homme à cette révélation, il consomme la rupture. Le rejet de Jésus par les Juifs, déjà évident dans la première séquence, atteint ici son caractère définitif.

De plus, on pourra suivre la progression dans le développement de plusieurs thèmes : celui de l'accusation qui devient toujours plus précise et grave; celui de la haine, celui du refus...

- il est nécessaire enfin d'être sensibles à la portée parabolique de toute la scène. Elle comporte en effet un sens cohérent, visible, immédiat : un homme qui s'est proclamé roi est arrêté, bafoué, humilié. Le grotesque de ses prétentions éclate... Mais, pour le croyant, cette vision le conduit à une significa-

tion profonde : la royauté invisible de Jésus. Cette profondeur symbolique se laisse deviner derrière : le titre "Roi des Juifs", l'expression "voici l'homme", la scène de couronnement, etc....

PLAN

Il suit le schéma : A , B , C , **D** , C' , B' , A'

18,28 : Introduction Personnages, circonstances	19,16 : Conclusion. Jésus est livré.
A 18,29-32:lère séquence Lieu : dehors Personnages: Juifs + Pilate Thème: peine de mort. Pâque	A' 19,13-15: 7e séquence Lieu : dehors Personnages: Juifs + (Jésus) Pilate Thème: peine de mort. Pâque
B 18,33-38a: 2e séquence Lieu : dedans Personnages: Jésus + Pilate Thème: Royauté,pouvoir	B' 19,8-12 : 6è séquence Lieu : dedans Personnages: Jésus + Pilate Thème: Royauté,pouvoir
C 18,38b-40: 3e séquence Lieu : dehors Personnages : Juifs + Pilate Thème: libérer l'innocent	C' 19,4-7 : 5e séquence Lieu : dehors Personnages : Juifs + Pilate (Jésus) Thème: libérer l'innocent
D 19 ; 1-3 : 4e séquence Lieu: non-mentionné INTRONISATION DU CHRIST-ROI	

EXPLICATION

v. 28 : introduction

Le prétoire est la résidence officielle du gouverneur romain en province. Pilate, habituellement à Césarée, venait à Jérusalem pour la période troublée des fêtes.

Matin. Note chronologique conforme à Marc 15,1 mais assez vague. On peut y reconnaître une intention théologique : le matin du grand jour, celui de la glorification-exaltation, commence (cf.13,1.31).

Les Juifs n'entrent pas. S'ils le faisaient ils en courraient une impureté de 7 jours. La situation est cruelle et l'ironie du rédacteur perce : murés dans leur rituel (comme le prêtre et le lévite de la parabole du Samaritain, Luc 10,29-37) les Juifs ne peuvent rencontrer le véritable agneau pascal.

A - v. 29-32 : lère séquence

Nous sommes dehors. Dans une attitude de refus et de haine. La question de Pilate est bien en place. Son attitude est symptomatique : il cherche déjà à tirer son épingle du jeu. La réponse des Juifs (v.31) est certainement conforme à la vérité historique : les Juifs n'avaient plus le droit de condamner ou au moins de mettre à mort quelqu'un sans l'autorisation des Romains.

La modération de Pilate ("jugez-le selon votre loi", cf. 19,7) force les Juifs à déclarer leur intention homicide. Dès le début de la scène, ils veulent obtenir la mise à mort de Jésus, alors qu'ils ne tiennent aucun chef d'accusation solide. La formule si vague du v.30 en témoigne. Elle fait du reste penser au défi lancé par Jésus lui-même (Jean 8,46).

La tension entre les v. 31 et 32 est très instructive-

ve. D'une part nous y lisons que Jésus est livré par une farouche décision des Juifs (conduite libre de l'homme pécheur); d'autre part, cet acte fait partie d'un dessein de salut voulu et annoncé par Jésus (3, 14; 12,32-33). La rencontre de ces deux volontés libres (celle des Juifs, celle de Jésus) traverse toute la Passion. Le v.32 souligne aussi, une fois de plus, à quel point Jésus demeure libre et maître des événements.

On peut aussi noter le caractère elliptique de notre séquence. Il n'est pas question de royauté, du moins explicitement. C'est pourtant à ce sujet que Pilate va interroger Jésus.

B - v.33-38a : 2ème séquence

Jésus est à l'intérieur. Il faut entrer pour comprendre cette scène. La composition et le style qui sont très johanniques mettent en évidence le travail du rédacteur. On constatera que cette séquence B est entourée de deux scènes de refus et d'accusation comparables aux deux scènes des reniements de Pierre. La même remarque pourra être répétée pour la séquence B'.

v. 33 :

Es-tu le roi des Juifs ? (cf Marc 15,2). C'est la première mention du terme "roi". Le titre lui-même "roi des Juifs" n'est utilisé qu'en contexte politique, dans l'épisode des Mages (Mat.2,2). Cela éclaire sur la portée immédiate de l'accusation. La question de Pilate est tout à fait en situation. Il est normal qu'on s'assure de la réaction de l'accusé face au grief lancé contre lui.

v. 34 :

Jésus répond d'abord par une question en retour, ce qui révèle une profonde connaissance des lois du véritable dialogue. Car en effet toute réponse doit d'a-

bord s'assurer de la position de l'autre, pour le rejoindre là où il est. Ainsi si Pilate posait la question de lui-même, Jésus aurait dû répondre catégoriquement : "non, je ne suis pas roi". Car Pilate, comme fonctionnaire romain, ne pouvait songer qu'à un roi politique, terrestre, à un adversaire éventuel. De toute façon Jésus apaisera l'inquiétude éventuelle du Romain sur ce point (v.36).

La réponse de Pilate : "suis-je Juif moi" indique clairement qu'il ne parle pas de son propre fonds et qu'il ne veut d'aucune manière être impliqué dans cette affaire. Cependant, dans la bouche des Juifs, la question "es-tu roi" demeure ambiguë. Parfois les Juifs attendaient un Messie politique, un libérateur qui s'affirmerait contre l'occupant. Jésus ne peut que refuser une telle perspective comme il l'a refusée durant toute sa vie (Mat.4,1-11; Luc 4,1-13). S'il s'agit d'une royauté d'un autre type, il doit alors l'expliquer. C'est pourquoi la réponse de Jésus comporte deux paliers.

v. 36-37 :

Le rythme et la structure de la phrase sont remarquables. Notons comment la première partie (négative) prépare la compréhension de la seconde partie (positive); comment la répétition de certains mots (royaume, monde...), les inclusions marquent le progrès de la pensée.

Par sa réponse, Jésus nous laisse deviner la profondeur de la réalité : derrière un univers cohérent (ce monde) qui a ses lois, sa logique, Jésus laisse deviner une autre dimension, invisible et céleste. Ces deux dimensions - terrestre et céleste - ne sont ni superposées, ni séparées mais présentes et imbriquées dans tout le réel.

Ici, le monde n'est pas condamné, il est neutre. La note péjorative viendrait plutôt du démonstratif "ce",

souvent opposé, dans le judaïsme, au monde à venir, messianique et meilleur.

Le royaume du Christ n'est pas de... Cette préposition de est importante. Elle nous indique que le royaume de Jésus ne doit pas son origine à l'univers des hommes (la chair et le sang) et surtout que sa cohérence interne, ses structures, ses références, ses lois échappent à ce monde.

Pour prouver cela, Jésus donne un exemple frappant : l'absence de tout défenseur. Un royaume sans soldat ne répond plus du tout à la structure ni à la définition d'un royaume de la terre.

v. 37 :

La question de Pilate : "donc tu es roi" concentre toute l'attention sur la personne de Jésus. Ce qui est très johannique. C'est en réalité l'interrogation qui ne cesse de se poser à travers tout l'évangile et que Jean veut voir poser par chaque homme.

La réponse de Jésus est affirmative et surtout il va préciser de quel type de royaume il s'agit.

Royaume et mission messianique convergent. Deux verbes placés en parallèle désignent cette mission : naître et venir dans le monde. Le premier attire notre attention sur la venue humaine du Verbe dans la chair (Jean 1,14), tandis que le second désigne à la fois l'origine divine de Jésus et le but de sa mission parmi les hommes (3,2; 7,28; 3,19; 8,42-43; 12,46).

Que signifie le terme "vérité" ? Les Grecs (et souvent nous-mêmes) voyaient dans la vérité ce qui était dévoilé, lumineux, ce qui correspondait à la réalité profonde des choses et des êtres. Ils associaient la vérité aux idées et à la lumière. Dans la Bible la vérité est liée à l'histoire de la révélation et du salut. L'homme de la bible est en quête d'une base sûre ou d'un rocher. Vérité désigne donc ici le sein de salut dans sa plénitude. Dessein caché dans

la sagesse de Dieu, annoncé, pressenti, inauguré dans l'Ancien Testament et révélé dans le Christ. Dessein qui en définitive s'identifie avec le Christ et trouve sa plénitude avec l'achèvement de l'oeuvre du Christ. (Jean 5,33 a donc un sens différent, puisque dans ce verset Jean-Baptiste rend témoignage à un autre qu'à lui-même).

Rendre témoignage. La notion est ordinairement liée à une situation de procès et de contestation. C'est le cas pour Jésus devant Pilate mais aussi pour Jésus devant le monde. C'est aussi le cas du chrétien devant le monde. On témoigne de ce qu'on a vu et entendu. D'où la profonde différence entre le témoignage de Jésus et celui des disciples ou croyants. Jésus est le Verbe qui était auprès du Père. Il vient d'auprès de lui, il l'a vu et entendu (1,18; 5,37; 6,46). Etant lui-même la Vérité, le dessein de Dieu vivant, rendre témoignage à la vérité c'est rendre témoignage à la parole du Père qu'il est. Pour lui, être roi c'est rendre témoignage, c'est être la parole de Dieu dans l'histoire (cf. fin de l'introduction).

Ecouter la voix. Un roi ne va pas sans royaume ni sujets. Un témoignage doit être reçu. Mais, Jean le note, ne peuvent le recevoir que ceux qui sont de la vérité. Sont de la vérité, selon 1 Jean 3,19, ceux qui "aiment ni de mots, ni de langues, mais en actes, véritablement". Recevoir la parole, c'est se laisser conduire par elle, la prendre comme norme de vie. Il s'agit donc d'une audition active, d'une rencontre vivante, celle-là même qui existe entre le pasteur et ses brebis (Jean 10,27). Nous tenons donc la réponse donnée à Pilate : en définitive le royaume de Jésus, ce sont des êtres qui reçoivent son témoignage, qui le reçoivent parce qu'ils vivent de et avec lui. Un royaume qui n'est pas d'ici mais qui est ici ("non hinc sed hic", disait Augustin).
Une telle déclaration laisse Pilate plus indécis qu'adversaire : qu'est-ce que la vérité ?

C - v. 38b-40 : 3ème séquence

C'est une reprise de la séquence A et une préparation de la séquence C'.

La décision de perdre Jésus, l'innocent (Pilate le déclarera à trois reprises : v.18,38; 19, 4 et 6) se durcit de plus en plus. L'épisode de Barabbas le prouve. Le choix des Juifs qui se porte sur Barabbas, un chef de bande, certainement dangereux et coupable, est révélateur de leur manque de discernement. Le rédacteur nous le laisse entendre avec ironie. Ainsi le témoignage de Jésus se maintient; le refus des Juifs aussi. La tension dramatique devient de plus en plus forte.

D - v. 19, 1-3 : 4ème séquence

Nulle mention de lieu. Le "salut, roi des Juifs" a l'air d'être prononcé à la face du monde.

Le sens de la flagellation est discuté, d'autant que les évangélistes ne la situent pas à la même place (Marc et Matthieu la placent après la condamnation, Luc et Jean avant) et ne lui attribuent pas le même sens. Ici on peut lui accorder le sens d'une punition provisoire, d'une concessions faite par Pilate aux demandes des Juifs, avec l'espoir de les apaiser et de renvoyer Jésus libre.

Jean a simplifié la scène. Il n'a conservé que ce qui a trait à la royauté : la couronne d'épines, le manteau de pourpre et l'acclamation royale. Les soufflets expriment sensiblement le refus qui entoure Jésus.

Par sa place dans la structure générale et par cette simplicité de présentation, la scène prend un relief saisissant. La portée parabolique ou symbolique est à son comble. D'une part, la vision extérieure est cohérente. A travers cette intronisation de Carnaval,

éclate au grand jour, pour le soldat romain ou l'incroyant, le grotesque des prétentions de Jésus. Un roi, cet homme humilié et couvert de sang ? Allons donc...

Mais d'autre part et par antithèse, en vertu d'une vision de foi, l'évangéliste et le croyant lisent la scène avec un sens profond : ils acclament leur roi, non pas malgré son humiliation mais à cause même de cette humiliation.

Humiliation et exaltation coïncident. Ce témoignage suprême (cf. 1 Tim. 6,13) donne à penser. La parole de révélation s'offre en plénitude. Mais la rupture n'est pas encore consommée....



QUATRIEME ETUDE: JEAN 19, 4-16

Jésus : un usurpateur ?

C' - v. 4-7 : 5ème séquence

La cinquième séquence reprend en parallélisme la troisième (18,38b-40). Dans les deux cas, nous sommes situés à l'extérieur; Pilate reconnaît l'innocence de Jésus; le refus demeure ferme de la part des Juifs. De plus la séquence prépare la dernière scène (19,13-15) qui consommera la rupture.

Il importe cependant de peser les éléments nouveaux. Et tout d'abord le mouvement et la composition de la scène : solennelle et théâtrale. Pilate y fait figure de héros. Il précède Jésus et l'introduit auprès des Juifs comme on introduit un souverain. De plus, Jean note avec emphase que Jésus demeure affublé de ses insignes royaux (v.5), la couronne d'épines et le manteau écarlate. Ainsi la confrontation y gagne en intensité.

Au fil des versets, notons les éléments suivants :

v. 4

Je vous le conduis, afin que... Pilate ne veut pas être mêlé à cette affaire. C'est une nouvelle tentative de dégageant. Cet afin que nous renseigne sur l'apparence extérieure de Jésus. Il doit se présenter suffisamment ridicule et humilié pour que personne, désormais, ne soit tenté de prendre au sérieux ses prétentions politiques.

v. 5

Voici l'homme : il n'y a pas la note de mépris contenue dans l'expression cet homme. C'est un nouvel exemple de parole qui comporte un double sens : pour Pilate et pour le rédacteur.

Dans la bouche de Pilate, l'expression ne prend certainement pas un sens de compassion (voyez ce pauvre homme) mais revêt plutôt une couleur d'ironie méprisante à l'égard des Juifs (comment un homme si faible a-t-il pu vous inspirer des craintes ?).

Selon l'optique du rédacteur (surtout si l'on tient compte de la solennité de la scène et d'un certain parallélisme avec le v.14, voici votre roi), l'expression veut certainement faire penser au Fils de l'Homme dont il est question au livre de Daniel (figure humaine, terrestre et céleste, souverain et juge). Il pouvait ainsi souligner l'enracinement très humain de Jésus (1,14), son origine céleste et sa puissance, visible à la foi seule (cf. 5,27).

v. 6

Dès qu'ils le virent... Jésus leur est devenu insupportable. En soulignant cette réaction si rapide, le rédacteur met en pleine lumière la volonté irrévocable de perdre Jésus de la part des Juifs, représentés ici par les grands-prêtres, sorte d'aristocratie sacerdotale qui manoeuvre le peuple durant tout le procès.

Crucifie : Les cris, la répétition du verbe (sans comment) expriment bien la montée de la haine. Jusqu'ici, il avait déjà été question de mort, mais c'est la première mention de l'infamante crucifixion.

La réponse de Pilate (à rapprocher de 18,31) indique à la fois : sa volonté de désengagement, sa décision de placer les Juifs devant leurs responsabilités mais aussi son désir de les forcer à se démasquer plus complè-

tement. Les Juifs doivent quitter le terrain politique.

v. 7
v. 7

Nous avons une loi : celle de Lévi. 24,16 interdisant le blasphème. Du reste cette accusation (blasphème de qui se proclame Fils de Dieu, l'égal de Dieu) n'est pas nouvelle ici. Jean en a déjà parlé (5,18; 10,33-36) et surtout les synoptiques, lors du procès devant le sanhédrin (Mat. 26,55; Marc 14,64; Luc 22,67-71. Ce dernier évangile est surtout intéressant, reliant le thème de la messianité à celui de la filiation). La narration de Jean n'innove pas mais place ce rejet dans une lumière plus forte : le roi renié est le Messie, Fils de l'Homme et Fils de Dieu.

B' - v. 8-12 : 6ème séquence

La scène n'a guère de parallèle chez les synoptiques. Il est utile de la lire en regard de la séquence B (18,33-38a). Elle se passe à l'intérieur.

v. 8
v. 8

Pilate s'alarme. Sa préoccupation était d'ordre politique, elle devient celle d'une religiosité inquiète et superstitieuse. A qui a-t-il affaire ? Jésus serait-il un de ces êtres semi-divins dont foisonnent les légendes gréco-romaines ? D'où vient cet homme ?

v. 9
v. 9

D'où es-tu ? Il ne s'agit pas d'une banale vérification d'identité. La question posée est celle qui résonne tant de fois à travers l'évangile de Jean (7,27; 8,14; 9,29-30). C'est pourquoi le sens n'est pas le même si l'on fait poser la question par Pilate ou par le rédacteur de l'évangile.

v. 10
v. 10

Malgré l'impudence manifestée par Pilate, Jésus ne

saurait lui répondre. D'ailleurs, après le mot de Pilate "qu'est-ce que la vérité" (18,38), peuvent-ils encore se rencontrer ? Jésus ne peut qu'apporter d'ultimes précisions en complément aux déclarations déjà faites (18,36-37).

v. 11
v. 11

Jésus ne conteste pas le pouvoir de Pilate, mais il lui assigne sa place et sa vraie dimension. Qu'il le sache, ce pouvoir vient d'en-haut, du Père. C'est pourquoi l'exercice d'une telle autorité trouve son insertion dans le dessein du Père. Une nouvelle fois, est ainsi affirmée la liberté de Jésus. C'est bien lui le maître des événements. Il agit en plein accord avec son Père (14,14).

v. 12
v. 12

Celui qui m'a livré... Le terme vise ordinairement Judas. Mais ici il faut comprendre Judas comme représentant ou porte-parole de Caïphe et des grands-prêtres et en définitive du peuple tout entier. Ce qui est encore conforme à tout l'évangile de Jean (8,21.44; 9,41; 15,22).

Pilate se montre de plus en plus hésitant. Il multiplie ses tentatives de désengagement. On le sent désireux de libérer Jésus, sous l'emprise d'une crainte diffuse (cet homme Jésus est bien étrange; les Juifs peuvent lui nuire...).

A' - v. 13-15 : 7ème séquence

Tout converge vers cette séquence finale. Son importance est telle que le rédacteur nous la fixe soigneusement par des coordonnées géographiques et temporelles. Le lieu se nomme Gabbatha; c'est la veille de la Pâque, la sixième heure qui marquait le début de l'observance pascale. Il avait déjà été question de cette Pâque dans la scène parallèle (18,28). Ainsi nous le savons : la Pâque de l'humanité a commencé.

V. 13-14

Jésus est conduit dehors. Faut-il traduire : "Pilate s'assied sur le tribunal" ou "Pilate fit asseoir Jésus sur le tribunal" ? Grammaticalement les deux traductions sont possibles. La scène revêt peut-être un relief plus saisissant et un sens plus profond si l'on choisit la seconde traduction. Le tribunal est un lieu concret, officiel où le juge s'assied pour exercer sa mission.

V. 15

Voici votre roi. Jésus et son peuple sont face à face. Dans la bouche de Pilate, l'expression veut encore signifier qu'il n'y a rien à craindre d'un tel homme. De plus Pilate conserve peut-être encore l'espoir de délivrer Jésus. Mais pour le rédacteur ? C'est certainement une reprise du "voici l'homme". Aux yeux de Jean, ces mots sont comme une prophétie inconsciente, une proclamation officielle de la royauté messianique. De plus, il ne faut pas oublier le thème du jugement, présent dans le "voici l'homme" (5,22.27). L'accusé devient juge, le rejet de Jésus devient jugement, puisque pour Jean celui qui rejette la lumière est déjà jugé. C'est ce choix même qui juge.

La reprise de la question et le double rejet qui la suit soulignent à la fois la gravité de l'enjeu et le caractère irrévocable du choix qui s'énonce si violemment.

Mais selon l'art du rédacteur le croyant a également définitivement compris que Jésus n'est pas usurpateur mais le témoin de la vérité.

V. 16 : conclusion

Il le leur livra. Toujours ce même verbe "livrer". Le grand procès qui traverse tout l'évangile se dénoue. Jésus est condamné : c'est son témoignage et sa vic-

toire suprême. Les Juifs obtiennent cette crucifixion : c'est leur condamnation suprême. Jésus demeure au centre de l'unique débat.



CINQUIEME ETUDE: JEAN 19,17-30

Jésus : un vaincu ?

INTRODUCTION

Cette scène de la crucifixion et de la mort de Jésus amène le récit de la Passion à son accomplissement. Condamné par Pilate qui se conforme aux exigences des Juifs, Jésus est exécuté sur la Croix. Pour Jean, cet événement est présenté comme le couronnement de toute la vie du Christ. Il ne peut pas être isolé du reste de l'Evangile; sa signification n'est pas différente de celle des autres événements de la vie de Jésus. Jésus ne fait que poursuivre sur la Croix l'oeuvre que son Père lui a confiée. C'est là, paradoxalement, que la révélation de Dieu éclate pleinement. Nous ne sommes pas en présence d'un épisode plus ou moins dramatique de la vie de Jésus qui aurait soudain mal fini. Nous sommes au contraire au centre de ce que Jean proclame à sa communauté : le Roi souverain, c'est Jésus sur la Croix. Quelques remarques sur l'en-semble de notre texte illustreront cela.

1. Toute dimension de souffrance est écartée de ce récit de crucifixion. Chez Jean, Jésus achève glorieusement sur la Croix l'oeuvre qu'il a entreprise. Comme dans les autres textes de la Passion, c'est Jésus qui agit, dirige même la scène. Il reste là encore souverain.
2. Le récit johannique de la crucifixion est très sobre et dépouillé. Jean ne s'attarde pas à des dé-

tails qui, sans avoir de sens théologique important, pourraient distraire l'attention du lecteur. La comparaison avec les autres récits de crucifixion (Matthieu, Marc et Luc) est très intéressante sur ce point. On voit alors que Jean ne parle pas de toute une série d'incidents qui sont rapportés par les Synoptiques : Simon de Cyrène n'est pas mentionné, pas plus que le déchirement du voile du temple ou l'obscurité qui tomba sur le pays. D'autres incidents ou d'autres éléments du récit sont par contre mis étonnement en avant par Jean : l'inscription sur la croix, le partage des vêtements, la scène des femmes au pied de la croix. Jean a donc donné de l'importance à d'autres événements qui lui semblaient faire mieux ressortir l'importance théologique de la Passion telle qu'il voulait la présenter.

3. Les épisodes de la crucifixion qu'il retient et auxquels il donne de l'importance montrent bien ce que Jean veut proclamer au travers de ce récit :
 - a) Jésus ne fait qu'accomplir la volonté de son Père déjà manifestée en particulier dans l'Ancien Testament (importance du thème de l'accomplissement des Ecritures).
 - b) C'est sur la Croix que Jésus est vraiment introduit, c'est cet acte qui a une portée universelle de révélation de la personne du Christ (importance du thème de la royauté mis en valeur par l'inscription sur la Croix, reprenant ainsi le thème central de la confrontation de Jésus avec Pilate).

PLAN

- v. 16b - 18 La crucifixion
v. 19 - 22 L'inscription sur la Croix

- v. 23 - 24 Le partage des vêtements
 v. 25 - 27 Marie et le disciple que Jésus aimait
 v. 28 - 30 L'accomplissement dans la mort

EXPLICATION

v. 16b-18 : La crucifixion

Notons d'abord que le fait même de la crucifixion n'intéresse pas Jean. Il le mentionne dans une proposition subordonnée. Ce qui l'intéresse, c'est ce qui se passe sous la Croix.

"Ils prirent donc Jésus". Jésus est donc emmené par les Romains (et non par les Juifs, évidemment ! cf. v.23).

"Portant lui-même sa croix il sortit de la ville..." Cette mention est importante. Emmené par les soldats, Jésus pouvait donner l'impression de rester passif, d'être l'objet de l'action. Jean corrige cela en affirmant aussitôt : "se chargeant de sa croix, il sortit...". Dans la tradition synoptique Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix jusqu'au calvaire. Jean ne parle pas de cela dans son récit : à ses yeux Jésus n'est pas, à l'heure de la Passion, le malheureux qui a besoin d'aide dans sa souffrance. Chez Jean, Jésus a librement choisi de faire jusqu'au bout la volonté de son Père. Dans ce qu'il accomplit sur la Croix, Jésus n'a pas besoin d'aide.

"Le lieu du crâne, en hébreu Golgotha". On suppose généralement que ce nom vient de la topographie de l'endroit qui devait avoir l'apparence d'un crâne. Cet endroit est situé hors de la ville, car c'est la coutume, aussi bien juive que romaine, de procéder aux exécutions capitales en dehors de l'enceinte de la ville.

"Où ils le crucifièrent". La peine de la crucifixion, dont l'origine est peut-être à chercher chez les

Perses, est une peine de mort appliquée à Rome (du temps de la République et au début de l'Empire) exclusivement aux esclaves. Un citoyen romain, par exemple, ne pouvait pas être condamné à cette peine. Dans les provinces romaines, la crucifixion était un moyen des plus efficaces aux mains de l'autorité pour faire respecter l'ordre face à toute tentative d'émancipation politique. Elle était considérée comme la peine la plus honteuse et la plus humiliante. Le condamné devait porter lui-même sa croix, plus exactement la poutre transversale de la croix (l'autre étant fixée une fois pour toutes sur le lieu des exécutions) jusqu'au lieu de sa mort. D'autres sévices (insultes, coups) pouvaient précéder la mise en croix. Le corps du condamné était abandonné sur la croix jusqu'à décomposition. Cette peine est donc une peine romaine. Le droit pénal des Juifs n'en connaissait pas de semblable.

Jean mentionne en passant que Jésus a été crucifié en même temps que deux autres hommes, Mais il ne s'arrête pas sur ce point, alors que Marc et surtout Luc lui donnent une certaine importance. Tout ce qui pourrait détourner l'attention du lecteur du personnage central passe au second plan.

v. 19-22 : L'inscription sur la Croix

C'était une coutume romaine de faire précéder le condamné d'un écriteau (ou de le lui attacher au cou) indiquant le motif de sa condamnation. Mais historiquement on ne connaît aucun cas où l'inscription aurait été fixée sur la Croix. Mais c'est sans importance réelle. Ce qui l'est plus, c'est le développement donné par Jean à ce fait. Il se situe dans le prolongement de la comparution de Jésus devant Pilate. On retrouve les mêmes protagonistes que dans la scène précédente : les grands prêtres des Juifs, Pilate et Jésus, qui sont confrontés autour du même thème cen-

tral de la royauté de Jésus. Il faut relever d'abord la portée universelle que Jean donne à cette inscription. Il mentionne soigneusement qu'elle a été lue par beaucoup de Juifs à cause de la proximité de la ville et qu'elle a été rédigée en trois langues (les autres évangélistes ne disent rien de cela) : en hébreu (la langue des Juifs), en latin (la langue de l'occupant romain) et en grec (la langue "universelle" de l'époque, la langue commune du bassin méditerranéen oriental). Ce trait affirme avec force que l'événement de la Croix a une portée qui dépasse largement le cadre local : c'est le monde entier qui est concerné par ce qui se joue à Golgotha. L'affirmation de la royauté de Jésus de Nazareth est proclamée à la face du monde. Le refus de Pilate de modifier l'inscription de la Croix dans le sens où l'auraient voulu les Juifs n'est pas noté par Jean comme s'il s'agissait simplement d'une vengeance de Pilate à l'égard des grands-prêtres des Juifs (parce qu'ils l'auraient forcé à condamner Jésus). Jean va plus loin : il souligne par là que l'inscription est aussi la condamnation des Juifs et de leur espérance. Parce que justement sur la Croix Jésus est le roi des Juifs, leur condamnation manifeste leur endurcissement définitif à l'égard de la révélation du Christ. En condamnant Jésus, ils se condamnent eux-mêmes. Leur espérance messianique est vraiment réalisée sur la Croix. La révélation du Christ se fait dans le paradoxe : le roi est le roi crucifié. Mais ils ne peuvent pas le reconnaître. La Croix est la glorification suprême du Christ, l'espérance du roi messianique est accomplie dans un sens radicalement nouveau. En ne changeant rien à l'inscription, Pilate devient - quelle ironie ! - le prophète de la révélation du Christ, comme l'a-vait été Caïphe.

V. 23-24 : Le partage des habits

Le second épisode que Jean a mis en valeur dans sa

présentation de la crucifixion est celui du partage des habits du Christ par les 4 soldats romains. C'était conforme à la coutume romaine que les vêtements du ou des condamnés reviennent en partage aux bourreaux. L'épisode est d'ailleurs mentionné par les trois Synoptiques aussi, mais beaucoup plus brièvement et d'une manière un peu différente. Tous ont vu là, même si Jean est le seul à le mentionner explicitement, un accomplissement de ce qui est écrit au Psaume 22,19. Au v.24, Jean cite le Psaume. Originellement, ces deux affirmations du Psaume ("Ils se sont partagé mes habits" et "Ils ont tiré au sort mon vêtement") désignaient une seule et même action, en vertu des lois de la poésie hébraïque qui se plaisait à répéter les choses deux fois en des termes différents. Les Synoptiques ont, semble-t-il, bien compris cela. Jean, lui, a vu dans ce verset du Psaume 22 une double prophétie : l'une concernant les "vêtements" du Christ, c'est-à-dire les habits de dessus (veste, manteau), l'autre la tunique, c'est-à-dire le vêtement que l'on porte sur le corps (Jean précise qu'elle est faite d'une seule pièce, sans couture). C'est pourquoi aussi Jean relate l'épisode en deux temps : le partage "régulier" des habits et le tirage au sort de la tunique sans couture. Pourquoi Jean s'est-il attardé beaucoup plus longuement sur cet épisode que les autres évangélistes ? La réponse à cette question n'est pas aisée. Certains exégètes pensent que Jean a mis l'accent dans cet épisode sur le tirage au sort de la tunique faite d'une seule pièce. Le grand prêtre des Juifs portait lui aussi une telle tunique et une tradition juive rabbinique voulait qu'Adam, puis Moïse aient été revêtus par Dieu d'une tunique sans couture. Il faudrait donc voir, dans ce trait, un symbole de la fonction sacerdotale du grand prêtre, Jean voulant indiquer par là que Jésus serait, le véritable grand prêtre. Une telle interprétation nous paraît difficile dans le cadre de l'Evangile de Jean où la fonc-

tion sacerdotale du Christ apparaît peu (contrairement à l'épître aux Hébreux). Il semble plutôt que Jean n'a insisté sur cet épisode que parce qu'il y voyait l'accomplissement de l'Écriture (v.24). Ce thème important de l'accomplissement reviendra avec force à la fin de notre texte (cf. v.28-30) lorsqu'il sera question des dernières paroles et de la mort de Jésus. Nos versions courantes (version synodale, Bible de Jérusalem) traduisent toujours par le verbe "accomplir", alors que le texte grec a deux verbes différents. Ici, au v.24, le verbe grec utilisé signifie littéralement "remplir". L'idée est que la volonté de Dieu, exprimée dans le Psaume 22, a été réalisée. Jésus est celui qui réalise bien la volonté de son Père. Aux v.28-30, cette idée est complétée par celle d'achèvement : la volonté du Père est alors entièrement accomplie, il n'y manque rien. L'insistance sur le thème de l'accomplissement de l'Écriture est d'ailleurs encore soulignée par la dernière phrase du v.24 : "Voilà ce que firent les soldats", placée comme une sorte de résumé juste après la citation du Psaume.

v. 25-27 : Marie et le disciple que Jésus aimait

Ce troisième épisode est sans conteste le plus difficile à interpréter. On ne voit pas avec assez de clarté quel est son apport théologique dans l'ensemble du récit. Il a fait l'objet de interprétations les plus fantaisistes et les moins contrôlées possibles. Cela tient avant tout à la présence - il faudrait plutôt dire l'intervention soudaine de Marie, la mère de Jésus, qui réapparaît sous la Croix après avoir disparu de la scène depuis le miracle de Cana (Jean 2,1-12). Si bien que certains exégètes ont voulu interpréter cet épisode à la lumière du récit de Cana en comparant les rôles respectifs de Marie dans les deux textes. Cf. la note de la Bible de Jérusalem à propos de 2,1. Une telle manière d'aborder notre texte paraît fort

suspecte en ce sens qu'elle fait d'emblée de Marie le personnage central de l'épisode, ce qui est loin d'être le cas !

Beaucoup d'exégètes sont aussi tentés par le jeu de l'allégorie en faisant de Marie et du disciple bien aimé des allégories représentant certaines réalités. Par exemple, Marie représenterait le judéo-christianisme, le disciple bien aimé figurant le christianisme d'origine païenne. La prise en charge de Marie par le disciple bien aimé illustrerait ainsi un appel à la communauté paganochrétienne à honorer la communauté judéochrétienne dont elle est issue. De telles interprétations ne sont peut-être pas totalement dépourvues de sens, mais leur grave défaut est d'être absolument incontrôlables et d'ouvrir ainsi la porte à tous les excès. C'est pourquoi il faut rester d'une extrême prudence à l'égard des symboles, introduits le plus souvent de manière très artificielle dans le texte. C'est pourquoi il faut rester rigoureusement au niveau du texte, même au risque d'un résultat théologique assez maigre. On pourra alors faire les remarques suivantes :

1. La présence des 4 femmes (on ne peut apporter la preuve absolue que Jean au v.25 mentionne 4 femmes distinctes, mais c'est probablement le cas) et du disciple bien aimé sous la Croix surprend. Dans les récits des Synoptiques les femmes se tiennent à distance. En outre, dans cet épisode seuls Marie et le disciple bien aimé tiennent une place, les autres disparaissent. Peut-être cette présence est-elle mentionnée comme celle d'un groupe de fidèles par opposition au groupe des soldats qui représentent les adversaires de Jésus.
2. Les paroles que Jésus en Croix adresse à sa mère et au disciple bien aimé ("Femme, voici ton fils" - Jésus parle ici du disciple ! - et "Voici ta mère") sont dites sur un ton presque officiel, solennel, de révélation. Au pied de la Croix, de nouvelles re-

lations sont établies entre Marie et le disciple bien aimé. En même temps que la sollicitude de Jésus pour sa mère, cette déclaration manifeste bien que les liens qui se créent à partir de la révélation du Christ sont des liens d'amour. Sous la Croix, il se produit un regroupement des fidèles qui ont reçu cette révélation. Et au delà du disciple et de Marie, c'est la communauté fidèle des croyants qui est unie au Christ dans son avenir.

v. 28-30 : l'accomplissement dans la mort

"Puis, sachant que tout était achevé désormais..." Encore une fois est mise en lumière la souveraineté de Jésus dans l'accomplissement de son oeuvre jusqu'au bout. Le "savoir" que Jésus manifeste ici est du même ordre que son "savoir" au moment de son arrestation (18,4). Cette formule chère à Jean se trouve déjà au commencement potentiel de la Passion : cf. 13,1.3. Tout au bout de la Passion Jésus agit comme celui qui sait : l'action, c'est lui qui la mène, Jésus sait où il va, il sait qu'en lui c'est Dieu qui agit. La formule proclame encore une fois l'unité du Fils avec son Père et par là elle annonce le caractère révélateur de l'événement de la Croix. Le cri de Jésus "J'ai soif" est de nouveau mentionné dans le sens de l'accomplissement de l'Écriture (Psaume 69,22). Jean le cite pour manifester que Jésus a tout fait ce que le plan de Dieu lui commandait de faire, rien n'y manque. La boisson, que les soldats lui donnent au moyen d'une éponge fixée à un bâton, n'est pas à proprement parler du vinaigre comme l'indiquent les traductions courantes. C'est plutôt un mélange de vin et de vinaigre que les soldats buvaient eux-mêmes pour se désaltérer. Leur geste n'est donc pas hostile, ils ne veulent pas imposer une souffrance supplémentaire à Jésus.

Le dernier cri de Jésus avant de mourir est celui de

l'achèvement ("Tout est achevé"). Ce "tout", c'est l'oeuvre du Père dans le monde. Ce n'est pas un cri de détresse qui voudrait dire "il n'y a plus rien à lutter, tout est fini". Là encore et jusqu'au bout, Jean décrit un Jésus souverain dominant les événements plutôt que les subissant. Dans cette dernière parole, il y a l'idée que la Révélation de Dieu aux hommes est maintenant complète et glorieuse. Rien ne pourrait y être ajouté qui permette aux hommes de croire plus facilement. La glorification de Dieu, le comble de la Révélation, c'est la Croix.

CONCLUSION

Le récit de la mort de Jésus nous a été présenté par Jean de manière dépouillée, sans pathos ni "technicolor". Et pourtant ce tableau théologique est impressionnant. Il n'éveille chez le lecteur aucune compassion, mais il l'invite à célébrer sur la Croix le Christ dans sa gloire qui a su révéler fidèlement et jusqu'au bout l'amour de Dieu pour le monde. Chez Jean, Jésus est l'envoyé du Père pour dire aux hommes les paroles du Père et faire les oeuvres du Père pour qu'en lui on voie le Père. Le récit de la mort de Jésus ne nous a pas présenté un Christ différencié.

